

La *hadra* des gazelles

Le mois de *cha^cbân* s'achève, celui de *ramadân* est proche. En cette fin d'après-midi, la petite fenêtre grillagée de la maison familiale où vit Lahcen, qui donne sur la *zawiya* de Sidi Ahmed Dghughi son ancêtre, constitue un excellent poste d'observation. Nous sommes au douar de Beni Ouarad, accroché au flanc du massif du Zerhoun orienté vers Meknès, dont, une fois la nuit tombée, les lumières s'allumeront à l'horizon, au-delà des oliviers de la montagne et des champs de blé de la plaine. Leur scintillement se mêlera avec celui des étoiles. A cette heure-ci, les pèlerins, qu'ils sortent, comme parfois, de luxueuses limousines ou, comme souvent, de taxis brinquebalants, se succèdent sur la tombe du saint. Certains se contentent de sortir de voiture, d'acheter un paquet de bougie et une petite bouteille d'eau de rose dans la boutique en face, d'entrer dans le sanctuaire et d'en ressortir quelques minutes plus tard (après avoir embrassé le catafalque et tourné trois fois autour du tombeau). D'autres sont accompagnés des membres musiciens d'une *taïfa*¹ d'une confrérie populaire pratiquant les rituels thérapeutiques, comme les Gnawa, les Aïssaoua ou les Hamadcha, qui font procession avec eux en jouant de leurs instruments. Parfois l'un de ces confrères porte un bouc ou un bélier ou encore un coq ou deux, qui sera sacrifié en l'honneur du saint à l'intérieur du bâtiment, toujours au son des hautbois (*ghitat*), des tambours cylindriques (*tabil*), de ceux en terre cuite (*gwal*), et des crotales (*qarqabat*).

Sidi Ahmed Dghughi - « Sidi Ahmed » pour ses fidèles - est avec Sidi Ali ben Hamdouch - « Sidi Ali » - un des deux saints qui, à la fin du xvii^e siècle, fondèrent la confrérie des Hamadcha ; plus exactement, il a fondé la branche dghughiyyin des Hamadcha, Sidi Ali ayant fondé la branche allaliyyin. Ayant amené du Soudan la puissante *djinniyya*² Lalla Aïcha Qandicha, Sidi Ahmed est réputé pour ses liens privilégiés avec le monde invisible des *jnun* qui en fait un intercesseur efficace auprès de Dieu pour les humains tourmentés par les génies qui les habitent. Les *jnun* seront enchaînés par les anges pendant le ramadan, jusqu'à la vingt-sixième nuit, nuit du destin lors de laquelle ils seront libérés : le temps presse donc, car si les humains « habités » ne pacifient pas leurs relations avec leurs « habitants » avant le mois de jeûne, la reprise de leurs activités par ces « habitants » après leur libération, risque d'être brutale... Pour négocier cette cohabitation harmonieuse, les *jnun* doivent pouvoir dire leurs griefs et faire valoir leurs revendications ; pour cela, le rituel de musique, d'encens et de couleurs les attirent et les fait monter, prendre la place de ceux qu'ils habitent, danser dans leur corps et parler par leur bouche. Au village du saint, *cha^cbân* est donc mois de surchauffe avant le chômage technique du *ramadân*.

Muhibb - c'est-à-dire « fidèle » - *hamdouchi*³ débutant et accueilli comme un frère par les *Wulad Sidi Ahmed*⁴ dans ce pauvre et paisible village, je m'appête à

¹ *Taïfa* : groupe, ou loge d'une confrérie.

² *Djinn* : génie, entité spirituelle. Féminin : *djinniyya*. Pluriel : *jnun*.

³ Singulier de *hamadcha*. Les deux termes dérivent du nom de Sidi Ali ben Hamdouch.

⁴ Les enfants, c'est-à-dire les descendants du saint en ligne masculine, ayant tous « Dghughi » pour nom de famille.

passer la nuit sur place, que ce soit chez Abdelghani Dghughi ben Ahmed, dans la maison attenante au sanctuaire, ou chez son cousin Lahcen qui habite en face. Lahcen et Abdelghani font tous deux partie de la *taïfa* locale des Hamadcha dghughiyyin ; ils m'informent qu'une *hadra* - une cérémonie musicale et thérapeutique - vient de commencer, qu'ils sont invités à y jouer, et me convient à y participer. Nous prenons ma voiture jusqu'à Beni Rachid, le village à deux kilomètres de là, où est enterré Sidi Ali ben Hamdouch. La maison où cela se passe, sur les hauteurs du village, est grande et neuve ; elle appartient au *mizwar* des Dghughiyyin, chef à la fois des *Wulad Sidi Ahmed* et de la branche dghughiyyin de la confrérie. Elle surplombe le chemin qui mène à la grotte sacrée de Lalla Aïcha Qandicha, là où, selon certaines versions de l'histoire, la bonne e terrible *djinniyya* s'est enfuie en profitant de ce que Sidi Ahmed, découvrant la mort de Sidi Ali, se frappait la tête de chagrin avec toutes sortes d'ustensiles. Je découvrirai plus tard que cette maison, propriété du principal notable de Beni Ouarad située dans le village de l'autre branche de la confrérie, n'a pas été choisie par hasard, mais plutôt pour la discrétion qu'elle permet : les hommes mariés parmi les commanditaires de la *hadra* n'ont pas informé leurs épouses de sa tenue, et ne tiennent pas à ce qu'elles l'apprennent. Nous attendons une interruption de la musique pour signaler notre présence, et la porte s'ouvre sur une ambiance fort joyeuse et bon enfant. Il y a là une vingtaine d'hommes et une dizaine de femmes. Les hommes viennent tous de Beni Ouarad ou d'autres villages des environs (mais personne ne vient de Beni Rachid même, du fait, sans doute, de l'antagonisme traditionnel entre les deux branches des Hamadcha). Une moitié d'entre eux est formée par les commanditaires : deux neveux et un fils du *mizwar* qui sont étudiants en ville, un chauffeur de camion fils du responsable administratif du village voisin de Hamraoua, et d'autres jeunes notables ou enfants de notables locaux. Les confrères-musiciens de la *taïfa* des *Wulad Sidi Ahmed* forment l'autre moitié ; ceux-là sont tous des pauvres, car les plus riches des descendants du saint ne font pas partie d'une loge confrérique - peut-être s'estiment-ils trop « hauts » pour appartenir à ces groupes populaires. Les femmes, vêtues de caftans chamarrés, sont jeunes elles aussi - elles doivent avoir entre dix-huit et trente-cinq ans - et viennent toutes de Meknès, la grande ville la plus proche. Elles ont été invitées par ceux des jeunes notables qui étudient en ville, où ils ont fait leur connaissance. Rieuses et très effrontées, elles ne sont visiblement pas tenues à la réserve attendue des jeunes filles des « grandes tentes » (de « bonne famille »), tant en ville qu'à la campagne. De là à dire qu'il s'agit de « putains », il n'y a qu'un pas qui ne sera franchi qu'en attachant à ce terme toute l'affection et la reconnaissance des hommes de la campagne envers des femmes citadines qui offrent une sociabilité entre les deux sexes que la vie interne au village ne permet pas (et il s'agit surtout ce soir-là de jouir de la liberté de faire la fête que le *ramadân* va bientôt suspendre).

Le grand salon est bordé de deux lignes de banquettes qui se font face. Les musiciens de la *taïfa* se sont installés sur l'une, et boivent le thé, leurs instruments à portée de main. L'autre ligne est occupée à gauche par les jeunes notables de village et à droite par les gazelles de Meknès. La plus à gauche des demoiselles - une belle fausse blonde toute en rondeurs - a la tête posée sur la cuisse du plus à droite des damoiseaux - un neveu étudiant du *mizwar* ; leurs caresses sont tendres et ne choquent pas, même si ce genre d'effusions entre sexes se limite d'habitude à la sphère privée.

Mon arrivée avec Abdelghani et Lahcen ne passe pas inaperçue, et si les deux membres de la *taïfa* vont tout naturellement s'asseoir avec leurs confrères, un chœur de femmes me convie à m'installer parmi elles. La proposition est

chaleureuse, et la place qu'elles me font à l'air bien confortable (or, nous sommes en décembre et il ne fait pas chaud du tout). Toutefois, attribuant plus qu'à mon charme ravageur l'insistante invite des paires d'yeux cernés de khôl et le flot des paroles enjôleuses à mon état civil d'Européen - qui sait ? peut-être célibataire -, donc de mari et de visa pour l'Europe potentiels, je me suis prudemment, mais non sans quelques regrets, assis avec les musiciens (ce qui ne mettra nullement fin aux feux des regards).

Les Hamadcha entament d'emblée la cérémonie par un *dhikr* - une remémoration de Dieu - fervent (j'ai failli écrire « endiable »), accompagnés du chant à tue-tête et des battements de mains de l'assistance unanime (Dieu est pour tout le monde ; pour Lui aucune fille n'est perdue⁵). Puis le *dhikr*, comme toujours dans les cérémonies des Hamadcha, se transforme en bénédictions et invocations de Dieu, Ses prophètes et Ses saints, pour placer la séance - qui convoquera bientôt les cohortes moins univoques et plus dangereuses des génies - sous leur protection et sous le signe du Bien. (Comme toujours, le « chrétien sociologique » en moi s'étonne d'abord de l'entrelacement du sacré et du profane, de la ferveur joyeuse et de la franche rigolade, puis s'y habitue et y prend plaisir).

Kamal, le plus jeune frère d'Abdelghani, se lance dans la danse des Hamadcha : un pas en avant, un pas en arrière, trois pas en avant et un bond immense. Abdelbaït le bossu, frappe comme un fou sur son tambour cylindrique, en chantant à pleine voix. Le *ma^clem* - l'autre Abdelghani, Dghughi ben Mohammad - alterne les bénédictions chantées, le hautbois et la flûte. Lahcen et Abdelghani (ben Ahmed) jouent avec le tambour en terre cuite sur l'épaule, le plus souvent assis ; parfois ils se lèvent, rejoignent Kamal et continuent à jouer tout en dansant.

C'est la pause pour les confrères musiciens : le terme *hadra* qui désigne ce genre de cérémonie va bientôt changer de sens. (*Hadra* signifie « présence », et avant tout la présence de Dieu invoqué par le *dhikr*, mais au tournant de la célébration où les génies sont convoqués, c'est la présence de ces entités spirituelles qui est sollicitée. Le mot « *hal* », qui désigne l'« état » en général, et, dans le vocabulaire soufi, l'état extatique de proximité de Dieu en particulier, change de sens au même moment, pour désigner la montée des génies en ceux qu'ils habitent ; en termes occidentaux, l'extase mystique devient transe de possession.) Notables villageois et gazelles⁶ citadines profitent de l'interruption pour s'esquiver dans une autre pièce, où l'on lance une vidéo de *chikhat*, ces chanteuses et danseuses très profanes, version marocaine des danseuses du ventre ; tout ce petit monde se lance dans une danse érotique « à l'orientale », mouvements du bassin et des mains, visages illuminés d'une joie enfantine. Les gazelles m'empoignent et me tirent avec de grands éclats de rire pour que je suive le mouvement, mais, désolé, je danse vraiment trop mal, je vais me contenter de regarder - « plaisir des yeux » comme disent à Marrakech les commerçants qui veulent vous faire entrer dans leur boutique. Mais, un par un, après avoir grillé une cigarette et bu un verre de thé, les confrères Hamadcha, mêmes mariés et quinquagénaires, se laissent tenter et vont se déhancher sur la musique légère des *chikhat* : les occasions de danser avec des filles sont trop rares au bled pour les refuser. La bonne humeur est générale, les yeux brillent de plaisir, tout le monde s'amuse sans arrière-pensées : les premières

⁵ Un hadith très connu raconte qu'une prostituée a été sauvée pour avoir donné à boire dans sa chaussure à un chien assoiffé.

⁶ Le mot « gazelle » vient de l'arabe *ghazala*. En arabe dialectal marocain, *ghazala* signifie « jolie » et désigne admirativement une jolie fille.

surprises-parties sans les parents des adolescents européens sont loin de cette fraîcheur.

Des sons nasillards de hautbois parviennent de l'extérieur, aux rythmes aïssaouiyya de tambours. On va voir à la fenêtre. Mercedes et BMW rutilantes sont garées sur l'aire de stationnement : les pèlerins ont de l'argent. Lalla Aïcha va bénéficier d'offrandes exceptionnelles, car une *taïfa* de Aïssaoua fait procession vers sa grotte avec sept taurillons noirs, un grand nombre de coq noirs et une vingtaine de pèlerins richement vêtus, les femmes en caftans le plus souvent noirs, les hommes en costumes trois pièces ou en djellabas blanches. Il est rare que sept taurillons soient sacrifiés en une fois sous le figuier sacré qui recouvre la grotte, et le motif de la visite doit être important (une demande de guérison d'une grave « maladie des *jnun* » ou un remerciement pour une guérison miraculeuse obtenue à la suite d'un pèlerinage précédent). Les Dghughi, à la fenêtre, se réjouissent de cet hommage rendu à la *djinniyya*, mais laissent échapper une pointe de regret de ce que celle-ci ait son sanctuaire le plus visité sur les terres de Sidi Ali plutôt que sur celles de Sidi Ahmed (le contentieux est ancien : c'est à Sidi Ahmed qu'on doit la présence de Lalla Aïcha au Maroc, mais ce sont les descendants de Sidi Ali qui en tirent le plus de bénéfices).

Puis chacun regagne sa place pour un verre de thé, on allume les braseros pour l'encens et l'on s'apprête à offrir l'hospitalité aux *jnun*. Ce sont les femmes qui indiquent quel air spécifique elles veulent entendre, c'est-à-dire quel *djinn* convoquer. Quand le tour d'un des *jnun* qui les habitent est venu, elles filent à la cuisine où elles enlèvent leurs beaux caftans brodés et enfilent une tunique de la couleur aimée du génie, puis, revenues au salon, elles enjambent trois fois la cassolette pour s'imbiber d'encens, s'inclinent devant le maître du hautbois et de la flûte, qui connaît les affinités des *jnun* avec les différents airs musicaux (les *aryah*, pluriel de *rih*, vent, souffle, âme, air...) et entrent dans la danse - dans la transe. Je me réjouis alors de m'être assis avec les musiciens, car les danseuses me font face, tout près, et se laissent contempler à loisir - d'autant que dans leur état elles ne me voient pas, absorbées comme elles le sont par le monde invisible. Après que Moulay Abdelqader Jilali, sultan des saints et des *jnun* (à la suite de Salomon/Suleïman) à la tunique blanche et au turban vert, ait ouvert l'*errahba*, l'aire sacrée de la danse, les cohortes défilent, Sidi Chamharouj le blanc (*fqih*⁷ des *jnun*), Sidi Moussa le bleu (*djinn* musulman réceptacle de l'esprit du prophète Moïse, entité aquatique de l'eau et patron des pêcheurs), Lalla Mira et Lalla Rqia les jaunes (deux *djinniyya* délurées)... Les plus rondelettes et mûres des danseuses ne sont pas les plus malhabiles, et leur plaisir est communicatif. La danse les rend simplement belles.

Les génies aiment le son puissant des instruments, et je suis assis à côté d'Abdelghani, tout entier dans le rythme du *gwal* posé sur son épaule, ne pouvant que vibrer avec lui. L'ambiance bon enfant de la cérémonie et la modification de mon état de conscience m'ôtent toute crainte du ridicule : certains airs me font lever, et rejoindre l'aire de la danse, un peu en retrait comme le font les débutants qui apprennent à laisser un *djinn* danser en eux - ou à leur place, ou dans leur corps, ou là où le « moi » s'efface. (Certains fidèles sont pris par le *hal* malgré eux, avant même de danser et sans le moindre apprentissage, mais d'autres ne l'atteignent qu'après s'y être progressivement ouverts.) Je suis bien loin d'atteindre les trances cultivées auxquelles j'ai vu même de jeunes enfants se prêter, mais mes premiers pas sur le chemin de l'abandon contrôlé aux forces invisibles me permettent

⁷ Juriste musulman.

d'évaluer ce qu'il reste à parcourir et de ne plus être entièrement étranger à ce vers quoi il mène.

La jeune fille dont j'avais soutenu le regard de braise le plus longtemps à mon arrivée - indéniablement parce que la plus à mon goût - vient me chercher au fond de l'aire de danse et me prend par la main : elle veut danser avec moi sur un mode profane, à la manière des *chikhat*, alors que ce sont les *jnun* qui dansent autour de nous ! Je me défile de nouveau, étonné par cette invitation à mélanger les genres. (Quelques jours plus tard, assistant à une nuit du *ramadân* dans un café-dancing de Moulay Yaqoub, je pourrai constater les points communs entre les manières profanes et rituelles de danser - qui en arabe portent des noms différents : chaque danseur se lance sur la piste mu par une force supérieure, la musique l'a élu malgré lui, il en est heureux et ne peut y résister, indifférent aux regards et nullement gêné d'être seul. Dans ce pays où la virilité moustachue s'affiche si volontiers, il est toujours surprenant de voir la facilité et le plaisir avec lesquels les hommes s'abandonnent, se laissent pénétrer par la musique, prendre par la danse, par la transe).

Deux des plus jeunes et jolies femmes ont troqué leur caftan pour une tunique blanche dont seul le col est brodé de couleur, mauve pour l'une, rouge pour l'autre (celle dont il est question au paragraphe précédent). L'air de Lalla Malika est réclamé. La coquette *djinniyya* - qui aime le mauve et le benjoin, boire, fumer, s'amuser et séduire les hommes mariés - a apparemment du succès parmi les gazelles de Meknès : elle danse en toutes, ou presque. Mais la charmante porteuse de tunique blanche au col mauve a un lien privilégié avec elle : après que les autres sont « tombées dans la danse », satisfaites et épuisées, elle poursuit, seule, longtemps, très longtemps, obligeant les musiciens à prolonger indéfiniment leurs variations sur l'air qui attire la *djinniyya*. Et, de nouveau assis, je suis absorbé tout entier dans le tournoiement rapide, ondoyant et gracieux de sa chevelure. Cette chevelure et ce mouvement se sont libérés de la femme qui porte cette chevelure et imprime ce mouvement : la *djinniyya* danse là, sur cette musique, dans ce mouvement de chevelure, ce liseré mauve et ce parfum d'encens. Présence.

Puis arrive l'air de Bacha Hammu, le *djinn* qui aime le vin et le sang (sa couleur est évidemment le rouge), l'ami des bouchers qui élit volontiers domicile au souk de la viande. L'autre jeune fille en tunique blanche se lance sur l'aire de danse, une sorte de sourire carnassier aux lèvres - un rictus diabolique. A la différence de ses copines, ses mouvements semblent à la fois douloureux et jouissifs, cruels et agréables. Après quelques minutes, elle part en flèche vers la cuisine dont elle revient en serrant de toutes ses forces un petit couteau à éplucher les légumes. Dans un bref mouvement de panique, les autres femmes s'arrêtent de danser, et tant les jeunes notables que les Hamadcha essayent de lui ôter le couteau en dénouant ses doigts crispés. Leurs forces conjuguées sont impuissantes à desserrer l'étau, ils choisissent d'accompagner la transe et de prévenir ses débordements par une surveillance attentive plutôt que de chercher à l'empêcher. La jeune fille est désormais seule sur l'aire de danse, les yeux brillants, cet effrayant sourire toujours aux lèvres, brandissant le couteau. Elle se l'enfonce dans le cuir chevelu, au sommet du crâne, et, lentement mais fermement, le descend jusque derrière l'oreille. Le sang coule sur son cou, le liseré rouge du col de sa tunique s'agrandit. Elle s'enfonce la pointe du couteau dans la joue, le sang perle. Elle se met l'ustensile dans la bouche, l'y agite comme s'il s'agissait d'une brosse à dents ; elle crache du sang. Puis elle retrousse la manche gauche de sa tunique. Abdelghani lâche son *gwal* et se précipite : il s'agit d'éviter qu'elle ne s'entaille le dessous de l'avant-bras, où courent

les artères. Elle se met à taillader furieusement le dessus de son avant-bras, à y faire de fines coupures parallèles. Cette fois, le sang coule à flot, la tunique en est abondamment maculée. Le sourire de la jouissance s'agrandit. La jeune fille - Bacha Hammu en elle - se passe l'avant-bras sur le front et les joues, son visage dégouline. Avec gourmandise et délectation, elle se lèche l'avant-bras d'une grande langue largement étalée. Le sourire est à son paroxysme, la danse est frénétique. Puis soudain le sourire se fige, les yeux, de brillants, deviennent vagues, et elle tombe. Ses copines se précipitent pour l'aider à se relever, et l'entraînent à la cuisine pour rincer le sang et ôter la tunique. Abdelghani écrase du *jawi* (benjoin) blanc - la variété d'encens appréciée de Lalla Aïcha et la plus utilisée par les Hamadcha - avec le cul d'un verre de thé, et enduit les coupures de cette poudre, avant de lui emmailloter l'avant-bras dans un linge propre.

Une pause dans la *hadra* s'impose, et la jeune fille, qui a repris une apparence humaine et semble légèrement fatiguée et troublée mais heureuse, s'assied parmi ses copines. Garde-t-elle le souvenir de ce qu'elle - Bacha Hammu - vient de faire, ou ses amies le lui ont-elles raconté à la cuisine ? Je l'ignore (mais j'apprends que c'est la première fois que Bacha Hammu a dansé en elle et l'a amenée à se servir du couteau). Elle interroge le *ma^clem* d'un ton où perce l'inquiétude, et dans sa question je reconnais les mots *qur'an* (Coran) et *haram* (illicite). J'en déduis (cela me sera confirmé) qu'elle craint avoir transgressé l'interdiction coranique de se nourrir de sang. Je reconnais dans la réponse les mots *chouïa, labes* (« un peu, il n'y a pas de mal ») : le *ma^clem* rassure la jeune fille par une interprétation mesurée et non-rigoriste des versets sur les interdits alimentaires⁸.

Après la pause, quelques autres *jnun* sont convoqués par leur chanson respective, jusqu'à celle de Lalla Aïcha - *haya jat ! haya jat !* Elle est venue ! Elle est venue ! - pour laquelle on éteint les lumières et qui clôt la partie cérémonielle de la fête. Quand on les rallume, quelques-unes des gazelles gisent sur le sol - elles sont tombées dans la danse - mais retrouvent assez rapidement leurs esprits (si l'on peut dire). Comme toujours après une « bonne » *hadra* (qui a satisfait les génies), l'atmosphère est euphorique. Personne ne souhaite que la fête s'arrête là (il n'est pas plus de trois heures du matin), et ce sont les plus âgées des gazelles qui se chargent de l'animation musicale en chantant des airs populaires profanes - des histoires d'amour - que les autres accompagnent en frappant les mains. La bonne humeur est générale. Hors son bandage blanc, rien ne rappelle en la jeune fille les

⁸ Coran 2 172-173 : « Ô vous qui croyez ! Mangez de ces bonnes choses que nous vous avons accordées ; remerciez Dieu, si c'est lui que vous adorez. Dieu a seulement interdit la bête morte, le sang, la viande de porc et tout animal sur lequel on aura invoqué un autre nom que celui de Dieu. Nul péché ne sera imputé à celui qui serait contraint d'en manger sans pour cela être rebelle, ni transgresseur. - Dieu est celui qui pardonne, il est miséricordieux - » (traduction Denise Masson ; dans la traduction d'André Chouraqui, « mangez » est remplacé par « nourrissez-vous »).

Un professeur de philosophie de Casablanca, issu d'une grande famille d'*ulema* (savants musulmans), a d'abord été choqué par le récit que je lui faisais du comportement de Bacha Hammu lors de cette « *hadra* au village ». Puis, après avoir relu les versets en questions, il a procédé à un raisonnement par analogie avec un hadith connu. Un Compagnon a posé une question au Prophète : un homme qui, dans les jeux de l'amour avec son épouse en période d'allaitement, avalerait quelques gouttes de lait, deviendrait-il de ce fait frère de lait de son propre enfant (et donc fils de lait de son épouse - qui lui serait en conséquence interdite) ? Le Prophète répondit que ne deviennent frères de lait que ceux qui ont tété au même sein *jusqu'à la satiété*, ce qui n'est pas le cas de l'homme dans le cas de figure envisagé. L'analogie va dans le même sens que la réponse du *ma^clem* à la jeune fille : il n'y a pas plus de mal à avaler un peu de sang qu'il n'y en a à avaler un peu de lait du sein de son épouse. (On pourrait aussi soutenir que la jeune fille n'a commis aucun péché car Bacha Hammu l'a contrainte à lécher son sang, mais cela déplacerait le problème vers le *djinn*, considéré comme musulman).

gestes extrêmes qu'elle a eus plus tôt : elle chante en riant comme les autres, joyeuse et complètement détendue.

Vers quatre heures, tout le monde s'amuse encore, mais la fatigue commence à poindre, et les Hamadcha et moi prenons congé. Les gazelles expriment leur reconnaissance pour la bonne soirée passée ensemble, et les adieux sont complices et cordiaux. Nous sortons sans vraiment douter que pour elles et les jeunes notables la nuit n'est pas encore tout à fait terminée. La *taïfa* des Hamadcha de Beni Ouarad réussit à entrer au grand complet dans ma toute petite voiture (ici, on n'a pas peur de se serrer), et en route pour le douar. Il fait très froid dehors, mais ne vient à personne l'idée de se plaindre : provision a été faite de chaleur humaine.

Olivier Ralet, janvier 2000

Résumé

Les génies étant enchaînés par les anges pendant le mois de *ramadân* jusqu'à la vingt-septième nuit, il convient, pour que leur libération ne soit pas trop brutale pour les êtres humains qu'ils habitent, de pacifier leurs relations avec ces êtres humains en leur offrant une nuit de *hadra* (présence) au cours du mois de *cha^cbân* qui précède. Pour les descendants de Sidi Ahmed Dghughi, un des deux saints fondateurs de la confrérie populaire marocaine des Hamadcha spécialisée dans l'apaisement des troubles de la possession, c'est également l'occasion de faire la fête. Ce soir-là, des femmes « libres » de Meknès sont montées dans le massif montagneux du Zerhoun où se trouvent les tombeaux des deux saints, et alternent invocations de Dieu, danses profanes et convocations des génies avec les « enfants de Sidi Ahmed », en un mélange bon enfant de ferveur joyeuse et de franche rigolade. Bacha Hammu, un *djinn* parmi les plus terrifiants, force une jeune fille à se taillader la peau avec un couteau et même à lécher son sang, ce qui provoque un petit débat théologique où les interprétations non-rigoristes l'emportent. Mais cet épisode, spectaculaire il est vrai et que certains pourraient trouver effrayant ou dégoûtant, n'entame en rien le plaisir débonnaire de la fête qui s'achève dans les rires et les effusions d'affection.

Articla paru dans « Ethnopsy. Les mondes contemporains de la guérison » n°4 avril 2002